

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustrée, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. 10.

MONTREAL, SAMEDI, 10 AOUT, 1895.

LE No. 5 CENTS.

LES  
DRAMES  
DE  
PARIS



R  
O  
C  
A  
M  
B  
O  
L  
E

PREMIERE PARTIE  
L'HERITAGE MYSTERIEUX

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE,

Paraissant tous les vendredis déposé le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement: 12 NO. .... \$3.50  
 Six Mois ..... 1.25  
 Trimestre ..... 0.85

LE SYNDICAT MONT-ROYAL,

Editeur et Propriétaire.

N. B. — Nous ne recevons aucun titre ni date (sans le verser afin de le faire faire à ceux qui doivent le faire brocher ou reliair. Nous nous en faisons entièrement responsables. Les copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir.

C'est une occasion unique d'acquiescer votre bibliothèque de magazines et journaux illustrés, chaque volume de 60 pages et 75 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Editeurs,

968 Rue Ontario, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambois.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel.

Résurrection de Rocambois.

Dernier mot de Rocambois.

Les mines de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La orde du Feadu.

Le Retour de Rocambois.

## AVIS

Nous expédierons les premiers Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 5 cts le numéro.

TEL. BELL. 6256.

Bureau 968 Rue Ontario  
**MONTREAL.**

# Arthur Robinault,

FERRAILLIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X III X X X X

Poseur d'appareils à gaz. X X X

X X X Et à eau chaude, Etc., Etc

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

2248 AVENUE PAPINEAU,

MONTREAL.

# L. ROY,

PHOTOGRAPEUR

1162 RUE ONTARIO,



SPECIALITÉS:

PORTRAITS ZINC

PORTRAITS CABINETS

PORTRAITS C. D. V.

PORTRAITS MONTELLO

Agrandissements de tous genres en photographie

N. B. — M. Roy se charge de faire toutes œuvres en photographie avec soin, promptitude et à des prix modérés.

UNE VISITE EST SOLLICITEE

## DEMANDE

On demande deux apprentis compositeurs d'une couple d'année d'expérience.

S'ADRESSER A

L'imprimeur du Syndicat Mont-Royal

968 Rue Ontario.



Hum ! pensa Nicolo en les voyant, l'en ai pour six mois à la correctionnelle peut-être même un an.



— Tiens, dit M. de Beaupréau, il est question de ministère ? Ceci me regarde un peu.

Madame de Beaupréau et sa fille continuaient à causer.  
 " Il s'agit, poursuivit Jonas, d'un employé du ministère des affaires étrangères... "

A ces mots, Hermine tressaillit et leva vivement la tête.  
 " Accusé d'avoir volé dans une caisse, dont les clefs lui avaient été confiées par son chef de bureau, un portefeuille renfermant trente mille francs... "

M. de Beaupréau crut nécessaire, en ce moment, de pousser un cri et d'arracher le journal des mains de Jonas.

Mais Jonas avait lu la ligne suivante et il dit de mémoire :  
 " Cet employé se nomme Fernand Rocher. "

Madame de Beaupréau jeta un cri terrible et soutint sa fille dans ses bras.

Hermine venait de s'évanouir.

.....  
 En ce moment même, la porte s'ouvrit, et on annonça :

— Le baronnet sir Williams !

Le baronnet embrassa la scène tout entière d'un seul coup d'œil.

Il vit Hermine évanouie, M. de Beaupréau froissant le journal, la baronne stupéfaite et ne comprenant rien encore à ce qui venait de se passer ; enfin, la pauvre Thérèse offolée croyant que son enfant allait mourir.

Il entra, Thérèse le vit et jeta un cri :

— Ah ! dit-elle, comme si cet homme qui arrivait là comme un agent de la Providence eût eu en ce moment quelque pouvoir surnaturel, sauvez, sauvez mon enfant !...

Sir Williams prit la jeune fille évanouie des mains de la mère folle de terreur, il tira de sa poche un flacon de sels et l'approcha du visage d'Hermine qui, soudain, rouvrit les yeux et revint à elle.

Madame de Beaupréau était tombé à genoux, et fondait en larmes.

M. de Beaupréau froissait toujours le journal.

La baronne de Kermadec continuait à demander des explications.

Sir Williams prit le journal des mains de M. de Beaupréau, le lut et parut comprendre.

Et Hermine le vit porter la main à son front avec tous les témoignages d'une vive douleur.

— Je le savais, murmura-t-il.

.....  
 Une heure après, sir Williams, seul avec la jeune fille livrée à un énorme désespoir, la conduisait dans le parc des Genêts, lui prenait la main et lui disait :

— Si je le savais... si je l'arrachais à la honte, au baigne, si je parvenais à prouver qu'il est innocent, que feriez-vous pour moi ?

— Je vous aimerais, dit-elle.

Et puis elle courba le front, une larme longtemps contenue roula sur sa joue, et elle dit d'une voix brisée :

— Au moins, si je ne vous aimais pas, je vous épouserais. Le baronnet jeta un cri.

— Oh ! alors, dit-il, alors je le sauverai !

Hermine le regarda avec une indéfinissable expression de joie et de prière à la fois.

— Sauvez-le, dit-elle, sauvez-le, monsieur... et je vous bénirai à genoux... et je tiendrai la promesse que je vous ai faite... ma main vous appartient.

— Je pars sur-le-champ, répondit-il, je vole à Paris... et j'en reviendrai pour vous dire : j'ai fait croire à son innocence... il est libre !

— Allez, dit-elle, et revenez... je serai votre femme !

.....  
 — Beau-père, disait une heure après sir Williams en mon-

trant une chaise de poste, vous pouvez faire publier mes bans. Je serai de retour sous huit jours.

Et sir Williams partit.

LIII

LE CADAVRE

Sir Williams ne perdit pas une minute en route, il fit le trajet en cinquante heures de chaise de poste ; il arriva le surlendemain de son départ, vers huit heures du matin, traversa Paris en vingt minutes, et ne s'arrêta qu'à la porte du petit hôtel de la rue Beaujon.

Au bruit de la chaise de poste, les valets accoururent et vinrent ouvrir les deux battants de la porte de la cour. Le baronnet sauta lestement à terre, et comme s'il n'eût point passé cinquante heures en voiture.

Durant tout le trajet, il avait médité le moyen le plus convenable de faire sortir Fernand de prison, après l'y avoir plongé ; il avait même trouvé plusieurs expédients, et ne s'était cependant arrêté à aucun, les trouvant tous plus ou moins mauvais.

Cependant, il en était un qui lui souriait assez et qu'il croyait facile à mettre à exécution, car il ne savait pas encore que Colar était mort.

— Colar est un ancien forçat, s'était dit le baronnet, tandis que sa chaise roulait vers Paris au grand trot ; il s'est évadé du baigne de Brest il y a cinq ans. Il était condamné à vingt années de travaux forcés pour vol et assassinat ; il s'est sauvé en tuant un garde chourme, et s'il était repris, bien certainement il serait condamné, sinon à mort, du moins aux galères en perpétuité. Mais pour qu'il soit repris, il faut que la police ait l'éveil... On a cru qu'il s'était noyé en essayant de se sauver à la nage, et, tous comptes faits, je crois que la police ne l'a jamais recherché.

" Il faudrait trouver un moyen adroit de la mettre sur ses traces.

" Donc, si on arrêtait Colar, il serait bien certain de retourner au baigne. Alors, en lui promettant deux cent mille francs et tous les moyens possibles d'évasion, il ne serait pas difficile de le déterminer à se déclarer l'auteur du vol... Nous arrangerions une fable pleine de vraisemblance... les garçons de bureau du ministère reconnaîtraient du reste en lui le commissaire qui apporta à Fernand Rocher la lettre d'Hermine.

" Le tout, s'était dit sir Williams en terminant ce beau raisonnement, le tout et le difficile, c'est que Colar soit arrêté et n'ait pas un moment la pensée que je suis la cause de son arrestation.

" Encore un expédient à trouver."

C'était en faisant ces réflexions que le baronnet était descendu de voiture dans la cour du petit hôtel de la rue Beaujon.

— Colar est-il là ? demanda-t-il à son valet de chambre.

— Non, monsieur, répondit le valet.

— Où est-il donc ?

— Nous ne l'avons pas vu depuis plusieurs jours.

— Comment ! s'écria sir Williams, voici qui est bizarre ! Et les lettres que je lui ai adressées ?

— Rocamboles est venu les prendre. Il paraît que M. Colar est à Bougival.

Sir Williams fronçait déjà le sourcil et se demandait ce que signifiait cette absence prolongée de son lieutenant, lorsque précisément Rocamboles apparut sur le seuil de la cour.

Le drôle entra en sifflant, sa casquette inclinée sur l'oreille la mine insolente et narquoise. Mais à la vue de sir Williams, il se découvrit aussitôt, cessa de siffler et prit une attitude plus humble.

— Le capitaine ! dit-il tout bas.

— Approche ici, vaurien, lui dit Williams d'un ton sec.

— Voilà, j'avance à l'ordre.

Un moment interdit, Rocambole avait repris son aplomb accoutumé.

— Me diras-tu d'où tu viens et où est Colar ? demanda le baronnet.

— Oui, c'est facile.

Rocambole prit un air mystérieux.

— Mais ça ne peut pas se lire en plein air, dit-il.

Sir Williams comprit qu'il avait dû se passer de graves événements durant son absence, et il ne fit aucune objection.

Il fit entrer Rocambole dans une salle du rez-de-chaussée de l'hôtel, en ferma soigneusement la porte et dit :

— Voyons, parle maintenant. Qu'y a-t-il ?

— Il y a eu du nouveau, et vous l'avez échappé belle, capitaine ; les oiseaux ont failli s'envoler.

— Jeanne et Cerise ?

— Oui, capitaine.

— Mais Colar ? où est Colar ? demanda sir Williams.

— Il est à Bougival, dans le cabaret de maman ; il est couché depuis cinq jours dans une chambre, à la cave...

— Que me chantes-tu là ?

— Dame ! capitaine, une bataille est une bière comme une autre.

— Que parles-tu de bière ?

— Colar est mort, capitaine, il a donc fallu l'enterrer.

— Mort ! s'écria Williams ; tu dis qu'il est mort ?

— Oui, capitaine, mort.

— Mais où ?... quand ? comment ? demanda sir Williams, bouleversé par cette nouvelle.

— Il est mort à Bougival... il y a cinq jours... d'un coup de pistolet... Il a reçu la balle en pleine poitrine.

— A Bougival... il y a cinq jours... d'un coup de pistolet ?... répétait sir Williams lentement et avec stupeur.

— Oui, capitaine. C'est le comte qui l'a tué.

— Le comte ! exclama sir Williams en tressaillant.

— Le comte Armand de Kergaz !

Le baronnet poussa un cri terrible.

— Mais alors, dit-il, Armand a retrouvé Jeanne ?

Un sourire plein d'orgueil glissa sur les lèvres de Rocambole :

— Sans moi, dit-il, c'est bien possible ; mais Rocambole veillait au grain. Rocambole n'est pas un enfant, allez !

Et le garnement raconta succinctement à sir Williams ce qui s'était passé à Bougival, comment Colar avait été tué au moment où il étranglait Léon Rolland, et comment, lui Rocambole, avait échappé à M. de Kergaz et déroulé ses investigations.

Le baronnet écouta froidement ce récit.

— Colar était un homme actif et intelligent, murmura-t-il lorsque Rocambole eut fini ; mais enfin on verra à le remplacer. Jusqu'à présent, il n'y a pas grand mal.

— Amen ! dit Rocambole.

Telle fut l'oraison funèbre de Colar.

Sir Williams se prit alors à réfléchir.

— Puisque je voulais faire arrêter Colar et le forcer à s'avouer l'auteur du vol des trente mille francs, qui sait s'il n'y aurait pas moyen de l'accuser mort comme il se serait accusé lui-même vivant ? Il faudra y songer.

Le génie de sir Williams entrevoyait vaguement déjà dans cette mort de son lieutenant le moyen de tirer Fernand de prison, et, par conséquent, d'épouser Hermine.

— Ainsi, demanda-t-il à Rocambole, le cabaret est inhabité depuis le meurtre ?

— Oui, capitaine.

— Penses-tu que Colar soit reconnaissable encore ?

— Les caves conservent. Feu M. Colar, ricana Rocambole, doit être frais comme une rose.

— Eh bien, dit le capitaine, ce soir nous verrons cela.

Et le baronnet ajouta :

— Nicolò assistait au meurtre, n'est-ce pas ?

— Oui, et il s'est sauvé...

— Ta mère, la veuve Fipart, est-elle très attachée à lui ?

— Ça dépend... mais, dans le fond, on l'enverrait au diable que ça lui serait égal.

— Et toi, l'aimes-tu ?

— Moi, dit Rocambole, je ne peux pas le souffrir. J'irais le voir guillotiner de grand cœur.

Sir Williams ne répondit pas, mais il ouvrit un pupitre et retira un petit carnet couvert de notes hiéroglyphiques. Ce carnet n'était autre chose que le dossier de tous les agents subalternes qu'il avait fait embaucher par Colar.

Il feuilleta ce carnet et s'arrêta à une note ainsi conçue :

« Nicolò, condamné à vingt ans de bagnes pour vol nocturne escalade et tentative de meurtre ; évadé de Rochefort en 184... Recherché activement, il est parvenu à faire disparaître ses traces et à se défigurer complètement.

« Cependant, il est reconnaissable à une cicatrice qu'il porte sous le sein droite, et qui ressemble à une entaille qu'on aurait faite avec un couteau. »

Sir Williams referma le carnet.

— Il est évident, dit-il, qu'aux yeux de la police, un homme qui a de pareils antécédents est parfaitement capable d'un nouveau meurtre.

Rocambole regarda curieusement le baronnet.

— Et, poursuivit celui-ci, on l'accuserait d'avoir tué Colar...

— Mais il nierait !...

— Nous aurons des témoins.

— Lesquels ? demanda Rocambole.

— Toi, d'abord, mon jeune drôle. Tu affirmes sous serment que tu as vu Nicolò assassiner Colar.

— Et l'autre témoin ?

— Ce sera la veuve Fipart. Tu dis qu'elle ne tient pas à lui...

— Ah ça ! dit Rocambole, mais on lui coupera le cou !...

— Naturellement. Après.

— Mais il est innocent !

— Mon cher enfant, dit froidement le baronnet, tu es jeune, et il faut que je fasse ton éducation. Rappelle-toi bien ceci ; il n'y a d'innocents en ce monde que les gens qui ont de la chance. Nicolò n'en a pas, voilà tout.

— A ce compte-là, dit Rocambole, ce pauvre M. Guignon était un grand coupable.

Et il ajouta à part lui :

— Quelle drôle idée tout de même qu'il a là, le capitaine, de vouloir faire guillotiner Nicolò ! Au fait, je n'en suis pas fâché, il ennuyait maman et il nous ruinait.

## LIV

Revenons à Jeanne, que nous avons laissée jetant un cri, au moment où la porte s'ouvrait, tandis qu'on annonçait : « Monsieur le comte Armand de Kergaz ! »

Jeanne crut voir apparaître Armand, et son cœur se fondit et elle se prit à trembler sous l'étreinte d'une indomptable émotion.

Mais soudain elle recula.

Elle resta pâle, frappée de stupeur, l'œil atone, comme si elle eût vu un abîme s'entr'ouvrir devant elle.

L'homme qui entr'ouvrait point celui qu'elle attendait...

Ce n'était pas Armand.

C'était le baronnet sir Williams !

Le baronnet était vêtu d'un élégant costume de voyage : il était tête nue, et sa physionomie était empreinte d'une mélancolie grave et douce.

Il marcha lentement vers Jeanne, immobile et comme foudroyée ; il lui prit silencieusement la main et la baisa.

— Mademoiselle, murmura-t-il, après quelques secondes de

silence, veuillez me pardonner... je suis bien le comte Armand de Kergaz !

Ces mots déterminèrent chez Jeanne une explosion de paroles, et lui permirent de manifester enfin sa stupeur :

— Vous l'avez dit, vous, Armand ?

— Moi, répondit-il, moi le comte de Kergaz !

— Ah ! s'écria la jeune fille indignée, vous mentez !

Sir Williams s'attendait à ce mot. Il se tourna vers Cerise immobile et l'interrogea du regard.

Cerise balbutia !

— Oui... mademoiselle... c'est bien lui.

Puis, comme si ce témoignage lui eût paru insuffisant, sir Williams s'empara du gland de soie d'une sonnette, et le secoua violemment.

Cerise balbutia :

— Depuis combien de temps êtes-vous à mon service ? demanda le baronnet.

— J'ai servi cinq ans la mère de M. le comte, madame la comtesse de Kergaz, et je suis restée auprès de M. le comte, après la mort de madame la comtesse, répondit Mariette qui avait sa leçon faite par avance.

Jeanne chancelait éperdue et regardait cet homme qu'elle n'avait jamais vu, et qui lui apparaissait sous un nom qu'elle avait toujours cru celui d'un autre homme qu'elle aimait avec adoration.

D'un regard, sir Williams congédia Cerise et Mariette.

Puis il fléchit un genou devant Jeanne.

— Daignerez-vous m'entendre, mademoiselle ? demanda-t-il d'une voix respectueuse et pleine d'émotion.

Jeanne était immobile, pétrifiée, et regardait toujours cet homme inconnu.

Il la fit asseoir et demeura debout devant elle :

— Ecoutez-moi, reprit-il, et tout ce qui vous paraît étrange vous sera expliqué.

Et comme elle se taisait, il continua :

— Je suis bien le comte Armand de Kergaz. Maître d'une immense fortune, dès ma jeunesse, j'avais à choisir : la gaspiller sottement, comme font bien des fils de famille, ou dépenser noblement mes revenus et les employer à faire un peu de bien. Le souvenir de ma sainte mère et Dieu m'ont inspiré. J'ai pris ce dernier parti. Depuis dix ans, je marche dans cette voie, et le bonheur qu'on trouve à soulager le malheur me suffisait encore naguère. Un jour je vous ai vue...

Jeanne fit un geste d'étonnement et de dénégation.

— Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire, reprit-il. Je sais bien que vous allez me demander où j'ai vu, car vous ne m'avez jamais vu moi...

— Eh bien ! écoutez : j'ai appris un jour que vous alliez tomber dans un piège infâme. Je ne vous connaissais pas, mais une note qui m'était transmise m'apprenait vos malheurs, votre isolement, votre beauté et votre vertu... Je voulais vous voir, je vous vis à la dérobée et je vous aimai..."

Sir Williams prononça ce dernier mot tout bas, en rougissant, comme un jeune homme timide en plein des suaves hésitations de l'adolescence.

Jeanne commençait à se remettre de sa stupéfaction en présence de cet homme jeune, beau, distingué, qui lui parlait avec un respect profond ; et elle recouvra l'usage de la parole :

— Mais, monsieur, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, quel est donc le danger que j'ai couru, quel est donc ce piège infâme dont vous parlez ?

— Vous êtes allée un dimanche à Belleville, n'est-ce pas, en compagnie de Cerise, de son fiancé et de la mère de ce dernier ?

— Oui, répondit mademoiselle de Balder.

— Là deux hommes sont venus et ont cherché querelle à Léon Rolland ?

— Oui, fit encore Jeanne.

— Puis un troisième est venu. Celui-là s'est posé en libérateur. Il a chassé les deux autres ?...

— C'est vrai... monsieur.

— Cet homme vous a donné le bras jusqu'à votre porte, n'est-ce pas ?

Jeanne hochait affirmativement la tête.

— Le lendemain, un autre homme, un vieillard, vêtu militairement, décoré, est venu se loger dans votre maison, sur votre carré, il s'est donné la qualité de capitaine, il a prétendu avoir été l'ami de votre père... Puis cet autre qui vous avait reconduit la veille est venu chez lui. Il a pris mon nom, il a volé mon titre... et vous l'avez cru...

Sir Williams posait sur chaque mot.

— Eh bien, acheva-t-il, cet homme était un infâme, cet homme mentait et jouait une odieuse comédie, à Belleville, à Paris, chez le prétendu capitaine, chez vous !...

— Ah ! s'écria Jeanne : c'est impossible !

— Et savez-vous, continua sir Williams avec l'accent d'une conviction profonde, savez-vous quel était cet homme ?...

Il s'arrêta.

— Non, dit-il, je ne puis vous le dire encore... Ecoutez toujours.

— Le hasard, ou plutôt cette police infatigable que j'ai mise au service du bien, m'apprit de quelle trame épouvantable vous alliez être enveloppée ; je ne voulais d'abord que vous sauver ; je vous vis, je vous aimai... Je vous vis un soir, dans l'ombre, à votre porte, caché que j'étais dans le coin le plus obscur de ma voiture...

— Hélas ! reprit sir Williams avec un soupir, je sais bien ce que vous allez me dire. J'aurais dû aller à vous et vous avertir du danger que vous couriez... Mais le mal était déjà grand... vous étiez sur le point d'aimer cet homme...

— Et il fallait vous laisser, en vous sauvant, dans votre erreur première ; il ne fallait pas vous tuer par une révélation subite..."

Jeanne écoutait, haletante, et il lui semblait lire dans les yeux, dans l'attitude respectueuse, dans la voix de sir Williams, un immense amour.

Il continua :

— Je mis Gertrude dans la confidence ; elle approuva mon plan. Je vous fis enlever et transporter ici durant votre sommeil. Alors, n'osant me montrer, je vous écrivis... Oh ! que mon cœur battait chaque fois que je prenais la plume... Et comme j'eus peur de mourir de joie lorsque m'arriva cette lettre de vous..."

Sir Williams se remit à genoux et baisa la main de Jeanne ; et Jeanne, qui croyait faire un rêve, lui dit :

— Mais enfin, monsieur, puisque c'est vous... puisque vous êtes le comte de Kergaz, quel était donc cet homme ?

— Un misérable ! Cet homme était mon laquais !

Jeanne jeta un cri, se renversa en arrière et ferma les yeux. Elle avait aimé un laquais !

Lorsque la jeune fille sortit d'un long évanouissement, sir Williams avait disparu et Cerise était auprès d'elle, lui prodiguant ses soins.

Elle lui remit une lettre du baronnet.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Après la pénible révélation qu'il m'a fallu vous faire, je sens qu'il faut que je m'éloigne, au moins pour quelques jours. Vous ne pouvez m'aimer sur-le-champ, et pourtant il me semble que je vous rendrais la plus heureuse des femmes. Jeanne, ma bien-aimée, je passerai huit jours encore loin de vous ; mais je vous écrirai chaque soir, et peut-être que, lorsque je reviendrai vous supplier d'accepter mon nom et ma main, votre noble cœur et votre esprit auront fait la différence du véritable et du faux comte de Kergaz.

« Adieu, je vous aime.

COMTE ARMAND DE KERGAS. »

Jeanne lut cette lettre et fondit en larmes. Tout ce qu'il y avait de sang aristocratique dans ses veines se révoltait à la pensée qu'elle avait aimé cet homme que sir Williams avait osé appeler son laquais.

En quittant Jeanne évanouie, sir Williams avait donné quelques ordres mystérieux à Mariette; puis il avait quitté la villa et était descendu à Port-Marly, où l'attendait Rocamboles.

— Mon capitaine, lui dit le gamin, il est presque nuit...

— Eh bien ! est-ce trop tard ? demanda sir Williams.

— Au contraire, je serais assez d'avis d'admettre qu'il fasse nuit tout à fait.

— Pourquoi ? interrogea le baronnet.

— Parce que, pour vous dire la vérité vraie, je suis persuadé que le comte fait faire guet aux alentours du cabaret; il espère me repincer et savoir où sont les potes.

— Oh ! oh ! dit sir Williams, prenons garde, alors...

Ils attendirent la nuit.

Elle vint, opaque, pluvieuse, froide comme les nuits d'hiver.

Alors ils se mirent en route à travers champs, évitant les chemins de halage et le bord de la rivière, et ils pénétrèrent dans le cabaret par les derrières.

Rocamboles y voyait la nuit comme les chats, ou plutôt il connaissait si parfaitement les êtres de la maison qu'il guida sir Williams dans l'obscurité, se munit d'une chandelle qui était sur la cheminée de la salle basse, et ne l'alluma point.

— On pourrait voir, dit-il, la clarté au dehors; allons dans la cave.

Il fit descendre le baronnet en le tenant par la main.

Puis, arrivé dans le caveau, il battit le briquet et alluma la chandelle.

Alors sir Williams put jeter un regard autour de lui.

La cave était spacieuse et les murs étaient garnis de futailles, les unes pleines, les autres déjà vides.

Aidé de sir Williams, il amena à lui une futaille, la tourna l'orifice défoncé du côté de la porte, et le baronnet put apercevoir le cadavre de Colar; il était reconnaissable encore.

Le capitaine, comme l'appelait Rocamboles, se souvint que Colar avait ordinairement sur lui un portefeuille, et pensa que ce portefeuille pouvait bien contenir des lettres ou des papiers compromettants pour lui, sir Williams.

Sa main blanche s'allongea donc sans hésitation, toucha le cadavre sans scrupule, déboutonna la redingote, et y prit le portefeuille dans la poche de côté.

Puis, à la lueur fumeuse de la chandelle, le baronnet en passa l'inspection, retira une lettre que Colar lui adressait et n'avait pas eu le temps de mettre à la poste, y laissa un passeport que l'ancien forçat s'était fait délivrer au nom de Louis Daroc, et y ajouta une lettre qu'il tira de sa poche à lui, sir Williams.

— Le tour est fait, murmura-t-il.

Cette lettre cachetée et écrite par le baronnet, qui avait si parfaitement imité l'écriture de son ancien lieutenant que ce dernier, s'il fût revenu à la vie, aurait juré l'avoir écrite lui-même, portait cette suscription :

*A mademoiselle Emilie Foulbeuf, modiste, Belgrave-square, 2 ter, à Londres.*

Elle était signée Colar, et ainsi conçue :

« Ma belle adorée,

« Encore trois jours, et ton vainqueur est hors des griffes de la rousse parisienne. Je compte arriver à Boulogne après-demain et m'y embarquer. Je brûle de te revoir et de devenir honnête et considéré. Avec nos économies, nous irons nous retirer à Middlesex ou ailleurs, nous y achèterons un cottage et nous nous ferons passer pour des princes russes, si ça nous plaît. J'ai cent cinquante mille francs de bon argent: et qui, à Londres, ne

devront rien à personne. A Paris, si j'étais pincé, ils me renverraient au baigno.

« Il faut que je te conte un bon tour que j'ai joué à un petit employé du ministère des affaires étrangères et qui le conduira un peu loin, j'imagine, s'il est pincé.

« C'est à mourir de rire.

« Figure-toi que, il y a six mois, le drôle s'est avisé de faire de l'œil à une femme très jolie et qui me voulait du bien. Je ne te la nomme pas, parce que je ne veux pas que vous soyez jalouse, madame Colar, et que vous passiez le détroit pour venir lui arracher les yeux... Mais n'importe !

« Il y avait longtemps que je cherchais une bonne occasion; voilà que le hasard, qui est un grand maître, s'est mis à mon service... Un matin, je rôdais dans la rue Saint-Louis; j'avais une veste de commissionnaire pour ma commodité, vu que j'avais affaire dans le quartier. Une demoiselle s'approche de moi et me dit: « Vous allez me faire une course. » Elle me donne une lettre; je regarde l'adresse et je lis: « A M. Fernand Rocher, au ministère des affaires étrangères. »

« Je prends la lettre et j'y vais. En route, je coupe l'enveloppe et je lis le poulet. La demoiselle, qu'il avait épousé sans doute, lui signifiait son congé.

« — Bon ! me dis-je, voilà une nouvelle qui va l'amuser.

« Et je continue mon chemin en riant. J'arrive, je demande mon homme, on me fait entrer dans le bureau du chef de division. Il était seul, et il y avait une caisse après laquelle pendaient les clefs et qui était ouverte.

« Les caisses, ça me connaît. Je vois dans celle-là un portefeuille, et d'abord j'ai l'idée de mettre la main dessus; mais bah ! il n'y a jamais gras dans une caisse de ce genre, et je me prends à songer qu'il ne faut pas, pour quelques mille francs de plus, risquer d'être repris et de prendre le fruit de mes petites économies.

« Une autre idée me vient, une fameuse ! Mon jeune homme avait ouvert la lettre et sa figure se décomposait. Tout à coup, il se lève et se met à marcher à grands pas, comme un fou et sans faire attention à moi.

« Alors, je mets la main sur le portefeuille et je le lui fourre dans la poche de son palotot.

« Puis, je m'en vais et j'attends dans la rue.

« Trois minutes après, je le vois sortir tête nue et prendre en courant le boulevard, emportant le portefeuille sans s'en douter, et volant ainsi l'Etat à son propre insu.

« Ça a dû lui faire une vilaine affaire... »

Cette explication, on le voit, était assez plausible, surtout donnée par lettre à une femme habitant Londres, et par un homme qui avait de déplorables antécédents judiciaires.

Afin de la rendre plus vraisemblable encore, sir Williams avait ajouté plusieurs détails tout intimes, relatifs à des prétendus vols et tout à fait étrangers à l'affaire du portefeuille.

— Mademoiselle Emilie Foulbeuf, s'était-il dit, était en effet, à Londres, la maîtresse de Colar. Le fait pourra être vérifié.

Lorsqu'il eut mis cette lettre dans le portefeuille du mort, replacé le portefeuille dans la poche et reboutonné la redingote, le baronnet, aidé de Rocamboles, rendit à la futaille défoncée sa position première, après avoir toutefois ôté au cadavre sa montre d'or et une bourse qui contenait une vingtaine de francs en monnaie blanche.

— Maintenant, dit-il au vaurien, comprends bien ce que je vais te dire.

— Je vous écoute, capitaine.

— Colar a été assassiné.

— Parbleu ! je le sais bien, par le comte de Kergaz.

— Non, par Nicolo.

— Ah ! bien, dit Rocamboles. Au fait, j'aime autant cela. Je vous l'ai déjà dit, il m'ennuie, papa Nicolo.

— Ta mère va aller chez le commissaire...

— Hum ! vilaine visite, capitaine.

— N'importe ! elle ira.



— Que lui dira-t-elle ?

— Elle lui dira que le remords s'est emparé d'elle, et que la crainte d'être accusée plus tard l'engage à tout révéler.

Rocambole écoutait attentivement.

— Elle parlera de ses relations intimes avec Nicolò, pour-suivit sir Williams, et des relations qui existaient entre lui et l'ancien forçat Colar. Elle dira que, la nuit du crime, Nicolò et Colar sont venus chez elle, qu'ils y ont causé longtemps et tout bas ; mais que, cependant, elle a pu comprendre à leurs demi-mots que Colar partait et quittait la France ; puis qu'une querelle à propos de partage de certaines valeurs s'étant élevée, Nicolò a tué Colar d'un coup de pistolet, lui a volé sa montre et sa bourse, et puis, que, à l'aide de menaces, il a obtenu qu'elle, la veuve Fipart, et Rocambole garderaient le silence. La crainte d'être pareillement assassinés par ce furieux les a contraints à se taire, et ils ont aidé Nicolò à transporter le cadavre de Colar ici et à le cacher dans cette futaille.

— Bon ! dit Rocambole ; mais combien maman aura-t-elle pour ce petit mensonge ?

— Trois billets de mille.

— C'est peu... hasarda Rocambole. Le cou de papa Nicolò, que nous allons faire couper, vaut bien mille francs de plus pour elle...

— Soit, va pour mille francs de plus.

— Et quatre pour moi, acheva froidement le vaurien. Oh ! c'est pour rien, capitaine ; vous verrez comme je déposerai... la main en l'air... sans surveiller... comme un homme qui dit la vraie vérité.

— Soit, dit encore le capitaine.

Ils remontèrent, soufflèrent leur chandelle, gagnèrent les derrières de la maison et s'esquivèrent.

Le tilbury de sir Williams l'attendait entre Bougival et Rueil, et il regagna Paris.

Quant à Rocambole, il monta au pavillon où la Fipart se tenait cachée, et lui fit sa leçon.

La Fipart pleurnicha bien un peu à la pensée qu'elle allait faire couper le cou à son époux illégitime et qu'elle avait tant aimé, suivant l'expression classique, mais Rocambole fut éloquent, persuasif ; il lui prouva que Nicolò devenait insupportable et qu'une veuve, dans sa position, pouvait prétendre à beaucoup mieux...

Et la veuve Fipart se décida.

Elle alla chez le commissaire de police dès le point du jour, tandis que Rocambole courait à Paris, s'introduisant dans la demeure de Nicolò, qui n'était pas rentré la veille, et y achetait la montre et la bourse de " feu M. Colar ", comme il disait.

LV

On s'en souvient, c'était dans la rue Guérin-Boisseau que Colar, prêt à partir pour Bougival avec Léon Rolland, était allé avertir le saltimbanque Nicolò.

Nicolò habitait, dans cette rue, une méchante chambre garnie à douze francs par mois, au sixième, où, du reste, il ne faisait que de rares apparitions, car il courait les barrières et les villages des environs de Paris, associé qu'il était à une troupe d'acrobates. Le garni de la rue Guérin-Boisseau était plutôt pour lui un refuge qu'un domicile. C'était là qu'il se cachait, chaque fois qu'il avait commis quelque méfait et redoutait les pièges de la police.

En effet, cette rue, située au centre d'un quartier populeux et presque entièrement habitée par des cordonniers et des ouvriers en chambre, était par cela même moins suspecte, et Nicolò y vivait fort tranquille depuis quatre ou cinq années.

Il payait régulièrement son loyer, rentrait et sortait sans bruit, ne recevait guère que Rocambole, qui passait dans la maison pour son neveu, et savait donner à son visage une expression de gaieté et de bonne humeur qui lui avait attiré une sorte de sympathie de la part des différents locataires.

Depuis la nuit où Colar avait été tué, Nicolò n'avait point reparu rue Guérin-Boisseau. Il avait été successivement à Saint-Denis, à Belleville et à Vincennes, exercer son métier d'acrobate. Mais un soir, précisément celui où sir Williams et Rocambole s'introduisaient dans le cabaret de Bougival et y visitaient le cadavre de Colar, Nicolò éprouva le besoin de faire un tour de son métier. Son paletot était usé, il en décrocha un tout neuf à la devanture d'un marchand d'habits et l'emporta.

Malheureusement, un agent de police l'aperçut, le poursuivit, et finit par le perdre de vue dans la foule.

Cela se passait à Belleville.

Nicolò se sauva à toutes jambes dépassa l'agent de son mieux, et rentra rue Guérin-Boisseau vers minuit.

Une vieille femme qui remplissait les graves fonctions de concierge lui tendit sa chandelle et sa clef.

— Monsieur Nicolò, lui dit-elle, notre neveu est venu.

— Rocambole ? demanda le saltimbanque.

— Oui, m'aïeu Nicolò.

— A-t-il laissé quelque chose pour moi ?

— Il a demandé votre clef.

— Et il est monté ?...

— Et descendu tout de suite.

Nicolò pensa que le vaurien était venu lui apporter des nouvelles de la veuve Fipart, et il monta chez lui espérant y trouver un mot, un signe quelconque qui eût pour lui une signification. Mais tout était dans le même état, et Nicolò eut beau chercher.

Son logement ne conservait aucun indice du passage de Rocambole. Le saltimbanque était épuisé par cette course desordonnée à travers ce dédale de rues tortueuses qu'il avait parcourues pour faire perdre sa trace aux agents. Il se jeta sur son lit, tout vêtu, et s'endormit d'un profond sommeil.

Le jour ne l'éveilla point, et, vers dix heures, il dormait encore, lorsqu'on frappa rudement à sa porte.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Au nom de la loi, ouvrez ! répondit une voix du dehors.

— Je suis pincé, murmura le saltimbanque.

Il voulut cacher le paletot volé sous son lit, mais la porte fut enfoncée et il n'en eut pas le temps.

Deux agents de police entrèrent.

— Hum ! pensa Nicole en les voyant, j'en ai pour six mois à la correctionnelle, peut-être même un an.

Nicolò avait été au bain, il était même en rupture de banc ; mais il s'était si bien défiguré qu'il avait la conviction qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Les agents le prirent au collet et le mirent en état d'arrestation, sans prendre garde au paletot à moitié caché sous les couvertures.

— Vous vous expliquerez chez le commissaire, lui dirent-ils.

Nicolò fut conduit au bureau de police.

Le magistrat lui fit subir un interrogatoire sommaire sur son nom, sa profession, ses habitudes, et ne lui dit pas un mot du vol du paletot.

Lui commença à s'inquiéter.

— De quoi suis-je donc accusé ? demanda-t-il.

— D'un assassinat, lui répondit-on.

Nicolò fit un haut-le-corps et s'écria !

— Ce n'est pas vrai... je n'ai assassiné personne !

— Vous êtes accusé, dit le commissaire, d'avoir, il y a huit jours, dans un cabaret de la barrière tenu par une veuve Fipart, assassiné un ancien forçat du nom de Colar.

— Moi ! moi ! s'écria Nicolò, ce n'est pas moi !

— C'est ce que l'instruction éclaircira, répondit le commissaire.

Et il envoya Nicolò au Dépôt.

Deux heures après, le saltimbanque comparait devant le juge d'instruction et niait énergiquement la part qu'on voulait lui faire dans le meurtre de Colar.

Cependant, honnêtes comme le sont les voleurs entre eux,

il ne chargea personne et ne parla ni de la veuve Fipart, ni de Rocambolo, ni de sir Williams.

Mais alors il fut confronté avec la veuve et son fils adoptif.

La veuve Fipart, devant Nicolo frappé de stupeur, déposa sans surveiller que Nicolo et Colar s'étaient pris de querelle, et que ce dernier avait été frappé d'un coup de pistolet; elle ajouta qu'à partir de ce moment elle avait pris la fuite et ne savait plus rien.

Jusqu'à-là, comme le comte de Kergaz s'était introduit par la fenêtre et qu'il avait fort bien pu se faire que, dans son effroi, la veuve Fipart eût cru Nicolo l'auteur du meurtre, d'autant plus qu'il s'était sauvé précipitamment, jusque-là, disons nous, le saltimbanque n'entrevoit que vaguement la trahison de sa maîtresse; mais lorsque Rocambolo eut déposé à son tour, il comprit qu'il était vendu et que sa porte était jurée.

Rocambolo, avec ce cynisme sang-froid qui le caractérisait, confirma d'abord la déposition de la veuve, puis il entra dans de minutieux détails, parla de la terreur que Nicolo inspirait, des menaces de mort à l'aide desquelles il avait obtenu son silence et l'avait contraint à l'aider pour faire disparaître le cadavre et les traces du crime.

Alors Nicolo, indigné, furieux, hors de lui, voulut dire la vérité, accuser Armand qu'il ne connaissait que sous le nom du comte, désignation souvent échappée à Colar; il voulut parler du capitaine, de Léon Rodand, et essayer de jeter un jour quelque chose, dont il put profiter dans cette ténébreuse affaire; mais il avait compté sans son tempérament sanguin et son caractère emporté. Il entra en fureur, ne put prononcer un mot. Son visage enflammé devint livide et violacé, et il fallut avoir un coup de sang.

Il fut placé à demi mort dans une voiture et conduit à Bougival, où, en présence d'un commissaire de police, le cadavre fut retiré de la fatalité et reconnu pour celui de Colar, forçément évadé.

— Canaille! lui dit alors Rocambolo en menaçant Nicolo du poing, nieras-tu que tu lui as volé sa montre et sa bourse? tu les as cachées dans ta pailleasse ..

Nicolo comprit qu'il était perdu; son accès de fureur le reprit; il essaya de se débattre et d'échapper aux agents; mais il fut solidement garrotté, et, à partir de ce moment, ce ne fut plus qu'une bête fauve dont les hurlements et les cris de rage achevaient de prouver la culpabilité et d'égarer la justice. La tête du saltimbanque était vouée à l'échafaud.

Pendant qu'on se rendait maître de lui, le commissaire faisait une inspection minutieuse des objets trouvés sur le cadavre, et principalement du portefeuille.

Ce que sir Williams avait prévu arriva.

La prétendue lettre de Colar à mademoiselle Emilie Foulbeuf, modifiée à Londres, fut découverte et lue.

Par une singulière coïncidence, le commissaire devant lequel Nicolo avait comparu, et qui s'était transporté à Bougival, était le même qui, quelques jours auparavant, avait arrêté Fernand Rocher chez la Baccarat, et dans l'esprit de qui en découlaient sur la culpabilité du jeune homme s'élevaient toujours des objections.

En dépit des preuves qui paraissaient accabler Fernand, ce magistrat avait toujours eu la conviction qu'il n'était pas coupable.

On comprend donc quelle révolution la lecture de cette lettre opéra dans son esprit, et il crut tenir dans ses mains la preuve de l'innocence de Fernand.

Il ordonna le transport du cadavre à la morgue; puis, tandis que Nicolo était ramené à Paris et reconduit en prison; il avisa le parquet de sa découverte et lui transmit la lettre.

Pendant qu'on faisait remonter en voiture le prétendu coupable du meurtre de Colar, la veuve Fipart fut prise d'un accès de sensibilité.

— Pauvre vieux! murmura-t-elle, ça me fend tout de même le cœur de penser que c'est moi qui vais le faire raccourcir...

— Bah! maman, répondit Rocambolo, vous trouverez mieux

que votre vieux saltimbanque; car, c'est pas pour vous fâcher, maman, mais vous aviez là un drôle de goût, tout de même.

Tandis que ces événements s'accomplissaient: Fernand Rocher était toujours en prison.

L'instruction de son affaire était terminée, l'acte d'accusation dressé, et il allait comparaître devant la cour d'assises, dont la première session s'ouvrait dans la quinzaine.

Le pauvre jeune homme, en proie à une prostration terrible, n'avait plus, depuis quelques jours, conscience de ses actions et de son existence.

Il était frappé d'atonie.

Armand, Léon, Baccarat l'avaient visité deux fois et lui avaient promis de le sauver; mais huit jours s'étaient écoulés depuis leur dernière visite et il ne les avait point revus.

Un moment, il avait espéré; puis l'espoir s'était évanoui.

Un matin, il fut averti, qu'il était renvoyé devant la cour d'assises et qu'il n'avait plus que huit jours à attendre...

À partir de ce moment, Fernand sentit sa raison s'égarer et la folie arriver à grands pas. Il fallait lui faire violence pour prendre quelques aliments. Il voulait se laisser mourir de faim. Depuis que l'instruction était terminée, il n'était plus au secret du reste, et il avait été transféré à la pistole. Là, il pouvait rencontrer d'autres prisonniers et causer avec eux; mais, sombre et farouche, il n'adressait la parole à personne et ne descendait jamais dans le préau.

Ses compagnons de captivité l'avaient surnommé *l'aristo*.

Un matin, cependant, Baccarat se présenta.

Il la regarda sans lui parler, d'un regard terne, sans rayons, et où se peignait l'hébétéude.

Baccarat lui prit la main et se mit à genoux devant lui.

— Peuve monsieur Fernand, murmura-t-elle d'une voix émue, comme il est changé!

Et, en effet, le prisonnier était devenu pâle, hâve, amaigri; il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Baccarat, elle aussi, était bien changée. Ce n'était plus cette jeune femme élégante et folle dont la vie était une longue fête pleine de bruits et d'éclats de rire, insoucieuse du lendemain et ne songeant qu'au plaisir.

C'était une femme courbée par la douleur et dont le front attestait les sombres veilles du remords.

Elle était vêtue simplement, et l'on eût dit qu'elle voulait racheter par son humilité présente son orgueil d'autrefois.

— Ah! c'est vous? lui dit Fernand d'une voix sourde et comme si la vue de la pécheresse lui eût rappelé toutes ses tortures.

— Oui, répondit-elle bien bas, c'est moi... c'est moi qui viens une fois encore, vous demander pardon et vous dire d'espérer... Nous travaillons à vous sauver.

Fernand hoché la tête.

— C'est impossible, murmura-t-il.

— Non, non, dit Baccarat avec véhémence, ce n'est pas impossible; il n'est jamais impossible de prouver l'innocence. Espérez, monsieur Fernand, espérez plus que jamais aujourd'hui.

Et comme un triste sourire où se peignait son incrédulité glissait sur ses lèvres, elle continua:

— M. le comte de Kergaz vous sauvera, et il peut ce qu'il veut; mais il faut du temps pour cela, monsieur Fernand.

— Du temps! fit-il avec un élan de désespoir; mais vous ne savez donc pas que je serai jugé et condamné?

— Huit jours! répéta la jeune femme avec stupeur, mais c'est impossible!

— Cela sera pourtant...

— D'ici à huit jours, s'écria Baccarat, Bastien sera revenu de Bretagne; il aura contraint sir Williams à parler. Oh! nous vous sauverons de la honte de la cour d'assises... ja vous le jure!

Au moment où Baccarat disait ces paroles avec une indicible émotion, un gendarme et un gendarme parurent:



Et M. de Kergaz entra la porte au frère maudit, le génie du mal enfin vaincu

— Non Dieu ! murmura Fernand épouvanté, est-ce donc déjà l'heure ?

Mais le guichetier répondit :

— Le juge d'instruction veut vous voir !

Bonarrat eut un frisson d'espoir.

— Peut-être, pensa-t-elle, a-t-on découvert le vrai coupable...

Et elle quitta Fernand, en lui promettant de revenir le lendemain.

Fernand suivit le gendarme et fut conduit devant le magistrat qui avait instruit son affaire :

— Monsieur, lui dit ce dernier, connaissiez-vous le commis-

sionnaire qui vous apporta une lettre au ministre, la veille de votre arrestation ?

— Non, répondit Fernand, je ne l'avais jamais vu.

— C'est assez bizarre. Il vous connaissait, lui.

Et le juge d'instruction lut à Fernand la lettre écrite par sir Williams et signée Colar.

— Or, poursuivit le magistrat, cette lettre prouverait infailliblement votre innocence, sans une légère contraction qui existe entre les faits qu'elle énonce et une des réponses de votre interrogatoire : selon elle, les clefs de la caisse adhéraient à la serrure et la caisse était ouverte. D'après votre interrogatoire, au contraire, vous n'auriez pas même ouvert la caisse.

— C'est vrai, murmura Fernand. Mais monsieur, la foudroyante nouvelle que renfermait pour moi cette lettre que le commissionnaire m'apportait a fort bien pu me faire perdre la tête... Peut-être M. de Beaupréau avait-il laissé la caisse ouverte... Tout ce que je sais, c'est que je suis innocent.

L'accusé de Fernand était si vrai, si convaincu, qu'à tout prendre on pouvait supporter que sa mémoire lui faisait défaut.

— Monsieur, lui dit le juge d'instruction, malgré ces contradictions, la lettre que je tiens dans les mains ne me laisse plus aucun doute sur votre innocence ; je vais vous faire mettre en liberté...

Fernand jeta un cri de joie et se laissa tomber défaillant sur un siège...

Il était libre, on le déclarait innocent !

Une heure plus tard, Fernand Rocher se présentait à l'hôtel de Kergaz.

Armand, Baccarat et Léon Rolland s'y trouvaient réunis, et leur étonnement fut au comble à la vue du jeune homme.

Comment était-il libre ? par quels moyens avait-il prouvé son innocence ?

C'était à n'y rien comprendre.

Mais lorsque Fernand eut résumé la substance de la prétendue lettre écrite par Colar ; quand M. de Kergaz sut que le cadavre de ce dernier avait été retrouvé dans la cave du cabaret, et que le sautierbanque Nicolo était accusé de cet assassinat alors un grand jour se fit dans son esprit :

— Encore Andrea ! murmura-t-il.

Et les cheveux du comte de hérissèrent à la pensée que peut-être, à cette heure, puisque Fernand était libre, le baronnet sir Williams était l'époux d'Hermine.

— Et Bastien qui ne m'écrit pas ! murmura-t-il. Voici trois jours que j'attends de ses nouvelles... et rien !

Tout à coup, une porte s'ouvrit, un homme entra.

À la vue de cet homme, qui était vêtu comme un paysan breton et portait simplement une petite casquette verte à galon d'argent, au lieu du large chapeau, Armand s'écria :

— Ah ! voilà des nouvelles de Bretagne. Voici mon garde-chasse de Kerloven.

Le garde-chasse était couvert de boue : il était venu à cheval et à franc étrier.

— Monsieur le comte, dit-il, je vous apporte une mauvaise nouvelle : M. Bastien est mort.

— Mort ! Bastien est mort ! exclama le comte frappé de stupeur.

— Oui, monsieur, il y a cinq jours.

Et le garde-chasse raconta que, le soir du meurtre, Bastien était sorti à pied, avec le vieux Jérôme l'idiote, et qu'il n'avait point reparu.

On les avait attendus longtemps, toute la nuit, toute la journée du lendemain et la nuit suivante.

Ils n'avaient point reparu...

Mais, deux jours après, la mer avait roulé un cadavre sur la plage, celui de Bastien.

Et, chose surprenante peut-être, le corps du cheval, précipité avec lui dans l'abîme, avait sans doute été entraîné par un autre courant, et on ne l'a pas retrouvé ; de telle sorte que la seule preuve du crime de sir Williams avait disparu.

Mais Armand ne s'y trompa point ; il devina que l'infâme Andrea triomphait une fois encore, et demanda des chevaux de poste.

— En Bretagne ! s'écria-t-il, s'adressant à Fernand, nous allons en Bretagne, et Dieu veuille que nous arrivions à temps !

## LVI

La mise en liberté de Fernand Rocher n'avait pu s'opérer que trois ou quatre jours après la découverte du cadavre de Colar, et de cette lettre qui proclamait son innocence. Colar, avait donc donné le temps à sir Williams de partir sur-le-champ

et de retourner en Bretagne, bien avant que le comte de Kergaz eût appris la mort de Bastien.

Le baronnet arriva un soir, à la nuit tombante, chez le chevalier de Lacy, au moment même où le vieux gentilhomme revenait de la chasse. M. de Lacy était à moitié dans les confidences de sir Williams.

Il savait que le baronnet était parti pour Paris dans le but de sauver Fernand et d'obtenir ainsi la main d'Hermine.

— Eh bien ! demanda le vieux Broton avec vivacité en voyant entrer sir Williams.

— Eh bien ! répondit-il, c'est fait.

— Vous l'avez sauvé ?

Complètement.

— Il n'était donc pas coupable ?

— Au contraire, mon cher chevalier.

— Alors, comment avez-vous pu ?... Comment avez-vous fait ?

— Ah ! dit le baronnet avec calme, cela ma coûté cent mille francs.

Le chevalier ne put s'empêcher de regarder avec admiration cet homme qui dépensait cent mille francs dans le seul but de plaire à la femme qu'il aimait.

— Mais enfin, insista-t-il, est-ce donc un secret ?

— Non, certes, et voici ce que j'ai fait.

— Voyons ? dit le chevalier.

— Fernand Rocher était ou n'était pas coupable.

— Ceci est évident, dit le chevalier.

— S'il n'était pas, il fallait trouver le voleur ; s'il l'était, on ne pouvait le sauver qu'en prouvant qu'il était innocent.

— Rien de plus juste. Eh bien ?

— Mais la justice, en France surtout, poursuit le baronnet est ce qu'il y a de moins poétique au monde ; elle procède mathématiquement et ne croit qu'aux preuves matérielles.

— Bon ! dit le chevalier, je vous vois venir.

— Fernand était coupable, ceci est incontestable. Donc, pour prouver le contraire, il fallait trouver un homme qui consentit à s'avouer l'auteur du vol.

— Et vous l'avez trouvé ?

— Oui, dit impudemment sir Williams.

— Moyennant cent mille francs ?

— Comme vous le dites. Mais ces cent mille francs-là ne lui ont pas porté bonheur...

— Comment cela ? fit le chevalier étonné.

— Ah ! vous allez voir... C'est une histoire qui tient du roman. L'homme que j'avais trouvé se nommait Colar ; c'était un forçat évadé qui tirait le diable par la queue et se cachait de son mieux. Un moment vint où sa position ne fut plus tenable ; la police était sur ses traces, il allait être repris au premier jour. Ce fut dans ces circonstances que je le rencontrai. Il consentit à écrire une lettre qu'il signerait et adresserait à une prétendue maîtresse à Londres ; puis il m'amena un complice, un voleur devenu cabaretier, et une petite comédie fut montée. Colar devait louer un garni chez le cabaretier ; celui-ci le dénoncerait, la police arriverait, ne trouverait point Colar, qui, depuis quelques heures, serait sur la route d'Amérique avec les cent mille francs ; mais elle trouverait des lettres, et, parmi elles, celle qu'il adressait à Londres et dans laquelle il se vantait du vol du portefeuille, attribué à Fernand Rocher.

— Tiens, s'écria le chevalier émerveillé, mais c'était fort ingénieux, tout cela.

— Assez, répondit Williams d'un ton modeste.

Et l'on a trouvé la lettre ?

— Ah ! mieux que cela... dit le baronnet, on a trouvé Colar.

— Mais alors ? a-t-il nié ?

— Non, il était... et acheva froidement le baronnet. Le cabaretier l'avait assassiné pour s'approprier les cent mille francs...

— Et la lettre ?

— La lettre était encore dans un portefeuille que Colar portait sur lui. On a trouvé le cadavre et le portefeuille.

— Telle fut la version que raconta le baronnet au chevalier de Lacy sur les événements qui s'étaient accomplis à Paris et à Bougival.

Aux yeux du chevalier, le baronnet demeurait donc un parfait gentilhomme, au caractère chevaleresque, et qui ne reculait devant aucune extrémité pour arriver jusqu'à la femme qu'il aimait.

— Eh bien, dit M. de Lacy après avoir réfléchi quelques minutes, je ne vois plus qu'une chose à faire...

— Laquelle ?

— Avertir mademoiselle de Beaupréau du succès de vos démarches.

— C'est ce que je vais faire.

— Et réclamer l'exécution de la promesse qu'elle vous a faite.

— Non pas, dit le baronnet.

— Comment ! s'écria M. de Lacy, vous renoncerez?...

— Nullement, répondit sir Williams avec une feinte tristesse. Mais mademoiselle Hermine m'a fait cette promesse dans un moment de fièvre et d'exaltation, et ce serait peu généreux à moi de la lui rappeler.

M. de Lacy haussa les épaules :

— Allons donc ! fit-il, ce qui est promis est promis. Hermine vous accordera sa main.

— Je l'espère, mais ne veux point l'y contraindre.

Et sir Williams se disait en lui-même : Ce brave chevalier n'est pas fort, il ne se doute pas qu'on obtient tout d'une femme en ne lui demandant rien...

M. de Lacy et sir Williams en étaient là de leur conversation, lorsqu'un pas de cheval se fit entendre dans la cour, puis on vit apparaître maître Jonas.

Le lecteur intime de madame de Kermadec venait des Genêts en droite ligne, et il était porteur d'une lettre de la baronne au chevalier,

M. de Lacy en rompit le cachet et lut :

“ Mon cher voisin,

“ Voici huit jours que sir Williams est parti.

“ Depuis son départ, Hermine n'a plus qu'une existence fiévreuse, et elle change à vue d'œil.

“ Le baronnet lui a-t-il fait la promesse de revenir ? l'aime-t-elle déjà ? Nous n'en savons rien. Mais elle demande chaque jour si je n'ai pas de vos nouvelles ; d'où je conclus aisément, mon cher chevalier, que ce n'est pas vous qui occupez son esprit, mais lui.

“ Savez-vous où est le baronnet ?

“ Reviendra-t-il ? vous a-t-il écrit ?

“ Un mot, je vous prie, et à vous.

“ BARONNE DE KERMADEC.”

Le chevalier tendit cette lettre à sir Williams.

Le baronnet tressaillit de joie et se dit :

— Je crois que voici l'heure du triomphe.

Puis il tira un journal de sa poche, s'approcha d'une table et se mit à écrire.

Une heure après, maître Jonas remontait à cheval, porteur d'un pli assez volumineux pour M. de Beaupréau, et d'une lettre du chevalier à la baronne,

Le chevalier disait :

“ Madame et chère voisine,

“ Sir Williams arrive à l'instant, il est plus triste que jamais ; j'en conclus qu'il aime toujours votre petite-niece. Il a le projet de monter à cheval demain et de se rendre aux Genêts, et il a l'espérance de voir se dissiper ce nuage de tristesse qui couvre le beau front de mademoiselle Hermine, à qui je baise, ainsi qu'à vous, respectueusement les deux mains.

“ CHEVALIER DE LACY.”

*Le baronnet sir Williams à M. de Beaupréau,  
au château des Genêts.*

“ Cher beau-père,

“ Je crois que la partie est gagnée !

“ Votre intéressante fille m'a formellement promis sa main si je sauvais son cher Fernand. Ci-joint une lettre pour elle, et un article de la *Gazette des Tribunaux*.

“ J'attends votre réponse au Manoir.

“ A vous,

“ SIR WILLIAMS.”

M. de Beaupréau reçut cette lettre une heure après l'arrivée du baronnet chez le chevalier de Lacy.

Hermine ressemblait depuis quelques jours à un fantôme ; elle avait pleuré, elle avait prié...

Elle avait fait le vœu d'épouser le baronnet, s'il sauvait Fernand... elle espérait mourir après.

La lettre de sir Williams, que lui remit M. de Beaupréau, était ainsi conçue :

“ Mademoiselle,

“ Hélas ! il était coupable...

“ Et cependant je l'ai sauvé, et tout Paris, à cette heure, croit à son innocence. Vous pourrez-vous en convaincre par la lecture du journal que je vous transmets.

“ Au moment de m'éloigner pour toujours de ce pays de France où j'ai tant souffert, mademoiselle, je voudrais vous revoir une dernière fois, non pour vous rappeler une promesse que vous me fîtes dans un moment d'égarement ou de douleur, mais pour vous dire un éternel adieu.

“ Me refuserez-vous ? ”

Hermine lut cette lettre, puis elle ouvrit la *Gazette des Tribunaux* :

“ Un drame qui devait se dérouler devant la cour d'assises, disait le journal, vient d'avoir son dénouement d'une façon moins bruyante dans le cabinet du juge d'instruction.

“ Nos lecteurs se souviennent encore sans doute de l'arrestation d'un employé au ministère des affaires étrangères, accusé d'avoir volé un portefeuille renfermant 30,000 francs et contenu dans la caisse du chef de bureau, M. de B..., qui avait en cet employé toute confiance.

“ L'accusé protestait énergiquement de son innocence, mais les preuves l'accablaient.

“ La découverte d'un homme récemment assassiné dans un cabaret de la banlieue, et une lettre trouvée sur le cadavre viennent de jeter un jour tout nouveau sur cette mystérieuse affaire.

“ Dans la matinée où le vol fut accompli, un homme vêtu en commissaire s'introduisit, une lettre à la main, dans le bureau où l'employé travaillait auprès de la caisse ouverte...”

Suivaient tous les détails renfermés dans la prétendue lettre de Colar à mademoiselle Emilio Foulbœuf, et l'article du journal judiciaire se terminait par ces mots :

“ M. Fernand Rocher a été sur-le-champ mis en liberté, et il rentrera sans doute au ministère, dont il était un des employés les plus distingués.”

Pendant quelques minutes, mademoiselle de Beaupréau crut qu'elle allait mourir de joie ; puis elle se souvint de sa promesse à sir Williams, et elle lui écrivit ces lignes :

“ Monsieur,

“ On n'aime, hélas ! qu'une fois en sa vie : mais si une affection reconnaissante peut vous faire oublier l'amour que vous auriez le droit d'exiger de la femme qui portera votre nom, vous pouvez faire demander ma main par le chevalier de Lacy. Je m'efforcerai de vous consacrer ma vie, et je serai une honnête femme.

“ HERMINE.”

Quand le baronnet reçut cette lettre, à laquelle, du reste, il

s'attendait, car il avait compté sur la loyauté d'Hermine, il se contenta de murmurer :

— Pauvre fille ! elle se donnera bien du mal inutilement. Je tiens à la dot et non à l'amour. Je ne suis pas un homme sentimental, et si j'avais à aimer, je crois que j'aurais un faible très déterminé pour cette petite Jeanne, dont je me ferais une maîtresse ravissante à la barbe de ce pauvre Armand...

Et le baronnet écrivit à M. de Beaupréau :

“ J'ai rapporté de Paris toutes les pièces nécessaires qui établissent que je suis le baronnet sir Williams, gentilhomme irlandais. Elles sont en règle.

“ Le chevalier de Lacy monte à cheval pour aller faire ma demande officielle à mon honoré beau-père : il faut presser les choses, acheter deux bans à l'église et célébrer le mariage d'ici à huit jours.

“ Le lendemain, cher complice, nous réclamerons, je sais bien à qui les douze millions, et je vous permettrai d'aimer Cerise, que je vous ai gardée bien soigneusement, vieux misérable !

“ A vous,

“ SIR WILLIAMS.”

#### LVII

Huit jours après l'envoi de cette lettre, le vieux manoir des Genêts avait, dès huit heures du matin, un air de fête ; les domestiques, les métayers, les paysans des environs accouraient endimanchés, et madame la baronne de Kermadec elle-même avait mis une robe de gala, qui remontait aux premiers jours de l'Empire.

A neuf heures, plusieurs voitures étaient arrivées des environs, amenant les châtelains d'alentour et le notaire qui devait rédiger le contrat.

Puis on avait vu paraître un élégant tilbury, et de ce tilbury étaient descendus le baronnet sir Williams et le chevalier de Lacy, son hôte et son témoin.

Sir Williams était radieux.

Encore quelques heures, et il était l'époux d'Hermine, et les douze millions étaient à lui.

Quand à mademoiselle de Beaupréau, elle s'était levée comme se lèvent les martyrs pour marcher au supplice.

Esclave de sa parole engagé pour sauver Fernand, elle allait épouser sir Williams, puisque celui qu'elle avait tant aimé et qu'elle aimait encore était libre.

Plus pâle qu'une statue de marbre dans sa parure blanche de fiancée, Hermine apparut aux invités réunis dans le salon comme ces victimes humaines dévouées au couteau du sacrifice. M. de Beaupréau lui donnait le bras. Sa mère marchait auprès d'elle.

Hermine avait si bien dissimulé sa torture depuis quelques jours, elle avait si bien laissé croire que Fernand était effacé de son cœur et que sir Williams en avait pris possession, que l'œil clairvoyant de la mère elle-même s'y était trompé.

Thérèse croyait sa fille heureuse, et mit sa pâlour extraordinaire sur le compte de l'émotion inséparable du grand acte qui allait s'accomplir pour elle.

Le contrat devait être signé vers neuf heures ; à dix, les époux monteraient en voiture pour se rendre au village voisin et y être mariés par l'officier de l'état civil ; à midi, aura lieu la messe nuptiale.

Le soir même, les nouveaux époux devaient partir pour Paris, emmenant, malgré son grand âge, la baronne de Kermadec et le chevalier de Lacy qui désiraient accompagner sir Williams. Donc, au moment où neuf heures sonnaient, les portes du grand salon des Genêts furent ouvertes, et la jeune fiancée entra, appuyée au bras de M. de Beaupréau et suivie de sa mère, à qui sir Williams donnait le bras.

Les invités des alentours et leurs femmes, déjà réunis dans une pièce voisine, ne tarissaient point en éloges sur la tournure

charmante, l'air noble et distingué de cet étranger opulent que l'amour conduisait à épouser une jeune fille à peu près sans fortune.

Le notaire, un petit vieillard sec et portant perruque, s'était assis devant la table du contrat en murmurant :

— Belle fortune, ma foi ! si les documents transmis d'Irlande par le tabellion et le shérif de Dublin sont exacts, fortune magnifique, princière !

Le baronnet, on le devine, avait produit tout autant de pièces fausses qu'il en pouvait être nécessaire pour laisser croire à ces dix mille livres sterling de revenu qu'il s'était librement octroyées.

Les invités étaient au complet, les futurs époux présents, l'heure sonnait.

Madame de Kermadec, à demi couchée sur sa chaise longue ordonna de fermer les portes et congédia les domestiques.

— Monsieur le notaire, dit-elle, voudriez-vous nous lire le contrat que vous avez dû rédiger ?

Le notaire se leva, posa sa plume, mit ses lunettes, toussa et déplia un volumineux cahier de papier timbré. Mais, au moment où il commençait sa lecture, il fut interrompu par un bruit de roues, de claquements de fouet et de grelots, qui se fit entendre dans la cour.

Les invités se regardèrent ; l'un d'eux ouvrit une croisée et se pencha au dehors.

— C'est une chaise de poste, dit-il, et trois personnes en descendent.

Sir Williams éprouva, à ce bruit, à ces paroles, comme un malaise subit, et il pâlit.

Hermine, qui n'avait déjà plus qu'un vague instinct de son existence et se sentait défaillir à mesure que l'heure fatale approchait, Hermine tressaillit et eut le cœur envahi d'un frisson d'espoir...

Soudain la porte s'ouvrit, et un homme apparut sur le seuil.

— Monsieur le comte Armand de Kergaz ! annonça un valet.

Et Armand, vêtu de noir, pâle, solennel comme un juge, entra lentement et alla droit à madame de Kermadec, sans même regarder sir Williams.

— Madame, lui dit-il, pardonnez-moi si j'ose me présenter chez vous sans y être attendu, et dans une circonstance aussi sérieuse que celle-ci ; mais un intérêt majeur, impérieux m'y oblige.

— Monsieur le comte, répondit la baronne étonnée, quel que soit le motif qui vous amène, soyez le bienvenu.

— Madame, reprit M. de Kergaz, je suis l'exécuteur testamentaire de feu le baron Kermor de Kermarouët, un gentilhomme d'origine bretonne, mort il y a deux mois, et laissant une fortune d'environ douze millions de francs.

Armand se tourna vers le baronnet sir Williams.

— N'est-ce pas, monsieur, dit-il, que ce chiffre est exact ?

Sir Williams était fort pâle ; cependant, il répondit :

— Je ne sais, monsieur, pourquoi vous m'adressez cette question. Je ne connais pas plus le baron que le chiffre exact de sa fortune.

— Ah ! dit Armand, je croyais le contraire. Passons...

Et il s'adressa de nouveau à la baronne :

— Madame, dit-il, pourriez-vous prier M. le notaire de nous laisser seuls un moment.

Le notaire s'inclina et sortit, passant dans la salle voisine où étaient les invités.

#### LVIII

Alors Armand s'approcha de madame de Beaupréau émue et pâle, et ne sachant quel nouveau malheur venait fondre sur son enfant, car Hermine s'était laissée tomber défaillante à la vue d'Armand, et il lui présenta silencieusement ce médaillon que Kermor, à sa dernière heure, lui avait donné comme signe

de reconnaissance, comme moyen de retrouver celle qu'il cherchait depuis si longtemps.

— Ce bijou, lui dit-il, ne vous aurait-il jamais appartenu, madame ?

À la vue du médaillon, madame de Beaupréau poussa un cri, et tout un monde de souvenirs vint l'assaillir ; elle se revit dans cette auberge de la frontière espagnole, elle se rappela tous les détails de cette horrible nuit.

Et, bien que les années eussent passé, bien que la vie entière de cette noble femme eût été exemplaire, ses joues s'empourprèrent, elle baissa les yeux et courba le front comme un coupable.

— Madame, lui dit Armand tout bas, cet homme s'est repenti, car Dieu l'a cruellement châtié, et, à sa dernière heure, il m'a chargé de vous demander pardon... à vous et à son enfant.

Puis, élevant la voix et s'adressant à M. de Beaupréau :

— Il faudra, monsieur, que le contrat de mariage de mademoiselle Hermine soit refait, en égard à la fortune immense qu'elle apporte à son époux. Le baron Kermor de Kermarouët, dont je suis l'exécuteur testamentaire, institué pour sa légataire universelle mademoiselle Hermine de Beaupréau, votre fille aux yeux de la loi.

Le chef de bureau étouffa un cri, et regarda sir Williams et les autres témoins de cette scène.

Sir Williams était foudroyé.

Madame de Kermadec croyait faire un rêve ; Hermine et sa mère tremblaient comme les feuilles des bois au vent d'automne. Alors Armand alla droit au baronnet et le mesura du regard.

— Vous avez été habile, monsieur, lui dit-il ; et si je fusse arrivé un jour plus tard, vous deveniez l'époux de mademoiselle de Beaupréau, et vous eussiez touché les douze millions.

Mais sir Williams était un homme fort ; un moment ébranlé par la tempête, il redressait et levait la tête :

— En vérité, monsieur, je ne sais ce que vous entendez par mon habileté, répondit-il. J'ignorais, il y a cinq minutes, que mademoiselle de Beaupréau eût une dot, et je me trouvais assez riche pour elle et pour moi.

— Vraiment ? dit M. de Kergaz. J'ai ouï dire le contraire. On m'a parlé même d'un homme portant un nom d'emprunt, chassé de Londres comme voleur et chef de bandits, qui était venu chercher fortune à Paris. Cet homme, paraît-il, avait eu connaissance du testament de M. de Kermarouët, et il avait lentement ourdi une vaste intrigue dont je tiens à peu près tous les fils aujourd'hui.

Et, dédaignant d'entrer dans aucune explication, Armand courut à la porte et appela :

— Fernand ! Fernand !

À ce nom, sir Williams frissonna, Hermine jeta un cri et s'appuya au mur pour ne point tomber...

Fernand entra.

Une femme marchait derrière lui, une femme vêtue de noir, le front courbé, l'attitude humble et suppliante comme il sied au repentir. C'était Baccarat.

Fernand alla droit à M. de Beaupréau, et le regarda face à face.

Baccarat alla devant Hermine et se mit à deux genoux devant elle.

Armand se plaça alors devant sir Williams et le mesura de ce regard superbe dont l'archange céleste dut envelopper l'ange déchu au moment de le terrasser.

— Monsieur, dit Fernand avec l'accent dominateur de l'innocence qui repousse victorieusement la calomnie, il n'y a ici ni juge d'instruction ni procureur du roi : il n'y a qu'une famille dont, hélas ! vous êtes le chef et qui ne vous trahira point. Vous savez ce que sont devenus les trente mille francs de votre caisse, vous mieux que personne, et je vous dispense de nous le dire ;

mais vous ne me refuserez pas : j'imagine, de proclamer bien haut que jamais ils ne furent dans mes mains, et que je ne suis point un voleur !

— Mademoiselle, murmura Baccarat, j'ai été une indigne et folle créature, et je viens réparer le mal que j'ai fait, autant qu'il me sera possible. Je me nomme la Baccarat.

Et Baccarat, en quelques mots, d'une voix entrecoupée, les yeux pleins de larmes, agenouillé comme une suppliante devant la jeune fille ; Baccarat raconta comment, obéissant à cet étrange amour qui la mordait au cœur, elle s'était faite l'instrument aveugle de sir Williams et de M. de Beaupréau.

En même temps, Armand disait à sir Williams :

— Entends-tu, démon ? ton édifice croule, et le mal est vaincu... entends-tu, Andrea ?

Et M. de Kergaz montra la porte au frère maudit, le génie du mal enfin vaincu, et lui dit un seul mot :

— Va-t'en !

Puis il prit Fernand par le bras et le conduisit auprès d'Hermine, et réunissant leurs mains à tous deux :

— Vous êtes dignes l'un de l'autre, dit-il.

Ils poussèrent un seul et même cri et Fernand tomba aux pieds d'Hermine, sous l'œil attendri de Thérèse, qui souriait à travers ses larmes.

Sir Williams sortit la rage au cœur, l'œil étincelant d'un feu sombre, la lèvre écumante et la tête fièrement rejetée en arrière.

Il passa devant Armand et lui dit :

— Tu triomphes encore, frère, mais mon heure viendra. Je serai vengé !

En même temps, madame de Beaupréau regardait son mari avec ce dédain suprême des victimes pour leur bourreau :

— Monsieur, lui dit-elle, j'espère que vous n'assisterez point au mariage de ma fille et de l'homme que vous avez voulu déshonorer, et je vous engage à retourner à Paris.

Et cette femme courbée vingt années sous la tyrannie de cet homme ; cette femme, indignée et révoltée enfin, étendit la main et montra la porte à celui qui avait été son bourreau :

— Sorter ! lui dit-elle.

Et M. de Beaupréau, le front bas, sortit comme était sorti sir Williams.

Alors Baccarat, qui pleurait agenouillée, se leva et murmura :

— Adieu, mademoiselle... Adieu, monsieur Fernand... Soyez heureux !

Elle se dirigea vers la porte d'un pas chancelant, comme ceux qui vont à la mort.

Mais Armand courut à elle et la soutint :

— Viens, mon enfant, dit-il, viens et appuie-toi sur moi. Quelles que soient leurs fautes et quel qu'en soit le nombre, Dieu pardonne à ceux qui ont aimé, parce qu'ils ont beaucoup souffert.

— Venez, beau-père, disait sir Williams en entraînant M. de Beaupréau jusqu'à la chaise de poste de M. de Kergaz, où il le fit monter, nous sommes battus, mais nous nous vengerons. Venez, vous aurez Cerise, et Jeanne sera ma maîtresse !

Nous avons laissé Jeanne sous l'impression des derniers adieux de sir Williams, de ce faux comte de Kergaz qui prétendait l'aimer avec fanatisme et dont le langage était insinuant et vertigineux comme celui du démon de la tentation.

Depuis huit jours qu'il était parti, mademoiselle de Balder était en proie à une agitation extrême et bizarre, et les plus étranges combats se livraient dans son âme.

Était-ce donc bien lui qu'elle aimait ? Lui ! c'est-à-dire cet être longtemps pris pour un autre, dont les brûlantes lettres avaient fait battre son cœur, dont les soins délicats, les attentions infinies l'avaient fait rêver à un bonheur éternel et sans naages... Ou bien n'éprouvait-elle pour cet homme, qui l'avait arraché aux mains d'un misérable, d'un valet affublé de l'habit

de son maître, qu'une reconnaissante amitié, qu'une froide et stérile affection ?

Et n'était-ce point encore cet autre homme au front pensif, à la beauté mâle et triste, au regard fin et plein de noblesse, qui, gentilhomme ou laquais, avait séduit son imagination et son cœur, et qui, à cette heure encore régnait despotiquement en son âme ?

Et Jeanne se sentait devenir folle d'heure en heure, et elle se demandait lequel de ces deux hommes elle aimait, du laquais ou du maître, de celui dont le front était calme et grave à la fois comme un front de génie, ou de cet autre au sourire tentateur, aux grands yeux bleus pleins de séductions, don Juan à la parole envenimée, au geste fascinateur, au regard rempli de charmes mystérieux.

— Non ! non ! disait-elle parfois à Cerise, cela est impossible !... Ce n'était point, ce ne pouvait être un laquais... Horreur !

Et Cerise demeurait muette.

Un soir, un bruit se fit entendre dans la cour, celui d'une voiture arrivant.

Les deux jeunes filles étaient assises l'une près de l'autre dans la chambre à coucher de Jeanne.

La nuit venait, le feu commençait à s'éteindre, et aucun flambeau n'était encore allumé sur la cheminée. Une demi-obscurité régnait dans la chambre.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un flot de lumière et encadrant dans cette clarté la silhouette d'un homme.

C'était sir Williams.

— Monsieur le comte de Kergaz ! annonça un laquais.

Jeanne tressaillit et se leva vivement.

Sir Williams courut à elle, fléchit un genou et lui baisa la main :

— Enfin ! murmura-t-il, enfin, je vous revois ! Jeanne, ma bien-aimée !...

Elle le regarda...

L'enfer en avait fait le plus séduisant de ses démons ; il était beau à rendre jaloux Lucifer lui-même ; beau, pâle et triste comme ceux qui ne vivent plus que par le cœur.

Et Jeanne se sentit défaillir et laissa échapper un cri étouffé.

Il la prit dans ses bras et lui dit :

— Jeanne, ma bien-aimée, Jeanne, mon seul et unique amour... Jeanne, toi qui es devenue ma vie tout entière, me voilà, enfin... me voilà pour toujours... je ne te quitterai plus, et tu seras ma femme !

Et Jeanne fermait les yeux à demi et frissonnait d'émotion.

Et pourtant il lui semblait qu'il y avait dans cette voix caressante et fascinatrice un timbre railleur, un accent sardonique et infernal ; dans ce regard plein d'amour, un éclair de sombre joie ; dans ce sourire plein d'adoration, une pensée de haine ténébreuse.

Et Jeanne songeait à Armand.

Sir Williams regarda alors Cerise.

— Mon enfant, lui dit-il, vous allez revoir Léon...

Cerise jeta un cri et chancela.

— Vous allez le revoir... Demain, vous serez sa femme... poursuivit sir Williams.

La pauvre fille se laissa tomber sur un siège à demi évanouie.

Sir Williams courut à elle, tira de sa poche un flacon et lui fit avaler quelques gouttes de son contenu.

Soudain Cerise se sentit ranimée et elle se redressa.

— Chère enfant, reprit sir Williams, courez au pavillon du parc, vous savez ? Là où cette horrible vieille vous tourmentait naguère et où vous ne la trouverez plus, soyez tranquille... Montez dans la chambre où vous avez passé deux jours, et attendez... Vous n'attendrez pas longtemps, Léon va venir.

Et sir Williams mit un baiser de frère au front de Cerise, qui se jeta dans les bras de Jeanne éperdue et s'enfuit légère

comme une chevrete effarouchée, laissant en tête-à-tête mademoiselle de Balder et le faux comte de Kergaz, la colombe et le vautour !

Et sir Williams l'accompagna jusqu'à la porte, qu'il ferma, puis il revint auprès de Jeanne.

Et, dans l'ombre, ses yeux brillaient d'une infernale joie, et il se disait sans doute :

— Je vais donc enfin me venger !

Le cœur de Cerise battait à rompre sa poitrine.

Sir Williams venait de lui dire :

— Vous allez revoir Léon.

Et Cerise s'enfuyait à travers salles et corridors, sans prendre garde que nulle part elle ne trouvait de lumières, et que cette maison, habitée par un nombreux domestique, paraissait déserte.

En effet, on eût dit que le souffle d'une fée avait fait disparaître, en un clin d'œil, tous les êtres vivants qui, une heure plus tôt, peuplaient cette demeure.

Il n'y avait pas jusqu'à la voiture, dont on venait d'entendre bruire les roues sur le pavé de la cour, qui n'eût disparu comme par enchantement.

Sir Williams semblait avoir fait le vide autour de lui, afin de n'être point inquiété dans ses criminels desseins.

Mais Cerise ne vit rien de tout cela ; elle courut sans s'arrêter à travers le parc, jusqu'au pavillon, le cœur bondissant, le front baigné de sueur.

Elle allait le revoir !

Comme la maison, le parc était désert et enveloppé de ténèbres.

Cerise atteignit la porte du pavillon.

Cette porte était entre-bâillée et laissait filtrer un rayon de clarté. Cerise la poussa et vit une lampe posée à terre dans le vestibule.

Le vestibule était pareillement désert.

La jeune fille, frissonnante d'émotion, prit la lampe, monta au premier étage, obéissant ponctuellement aux instructions de sir Williams, et entra dans cette chambre où la Fipart l'avait tenue prisonnière pendant trois jours.

Elle posa la lampe sur la cheminée et s'assit, confiante en la promesse du baronnet, et persuadée que Léon Rolland, son fiancé, son époux, le seul être qu'elle aimât réellement, allait venir et la presser sur son cœur.

Et, en effet, à peine était-elle assise, qu'un bruit se fit au dehors, que des pas d'homme résonnèrent dans l'escalier.

Cerise appuya la main sur son cœur pour en comprimer les bruyantes palpitations ; elle voulut se lever et n'y pu parvenir.

L'émotion la clouait sur son siège.

Tout à coup, un homme apparut.

— Léon ! murmura Cerise.

Mais elle poussa un cri aussitôt, un cri de déception et d'épouvante.

Ce n'était pas Léon ; c'était M. de Beaupréau.

Et Cerise le reconnut sur-le-champ, cet homme à l'habit bleu, au paletot blanc, hideux et difforme, au front déprimé, le visage violacé comme une face de satyre.

Beaupréau entra et ferma la porte.

— Ah ! petite, dit-il d'un ton moitié galant, moitié railleur, chère petite, quelle joie de vous revoir !...

Cerise, dominant sa terreur, n'était levée et réfugiée à l'autre extrémité de la chambre.

— Comment ! ricana le Beaupréau, nous fuyons notre ami... celui qui nous veut du bien ?... Ah ! ah ! ah !

Et il courut à elle ; mais Cerise bondit avec la légèreté d'une biche et mit une table entre elle et lui.

— Allons ! dit l'odieux vieillard avec calme, pas de bêtises mon cher ange ; quand vous serez lasse, j'aurai mon tour.

— Léon ! Léon ! appela la jeune fille éperdue.

Le Beaupréau se prit à rire.

— Bon ! dit-il, est-ce que vous l'avez cru ? Farceur de sir



Williams, va ! Mais c'est moi que vous attendiez, chérie, moi... rien que moi, et Léon ne viendra pas !

— Nous sommes seuls... la porte est fermée, et sir Williams, cette fois, n'a plus de raisons pour jouer la comédie et le rôle de protecteur...

— Au secours ! à moi, Léon !... cria Cerise d'une voix mourante, car elle comprit qu'elle était perdue.

Et elle voulut fuir encore.

Beaupréau la poursuivit.

Pendant cinq minutes, ce fut une course furieuse, insensée, où la victime cherchait à éviter son bourreau et se faisait des barrières entre elle et lui, de la table, des chaises, du lit.

Mais, soudain, une lourdeur étrange s'empara d'elle ; ses jambes fléchirent ; il lui sembla qu'un nuage rouge passait devant ses yeux.

Sir Williams lui avait fait avaler un narcotique au lieu d'un cordial.

Elle fit quelques pas encore, jeta un cri, un cri terrible rempli de désespoir et d'angoisse, un cri à faire hésiter un tigre.

Et elle s'affaissa sur elle-même, vaincue par cette étrange torpeur, dominée par cette ivresse somnolente de l'opium qu'elle avait avalé.

Et Beaupréau jetait déjà un cri de joie et de triomphe, lorsque soudain des cris et des pas se firent entendre dans l'escalier ; une minute après la porte enfoncée vola en éclats.

Alors deux hommes apparurent menaçants, l'œil en feu, foudroyants comme le glaive de la justice, et l'un d'eux, se précipitait sur cet homme prêt à outrager la pauvre enfant sans défense, le renversa sous lui et lui mit un pied sur la poitrine.

— Ah ! misérable, dit-il, j'arrive à temps. Et tu as eu tort de lui dire que je ne viendrais pas.

Cet homme, c'était Léon Rolland ; l'autre, Armand de Kergaz.

— Léon... murmura Cerise d'une voix éteinte, Léon... je crois que je vais mourir.

Elle ferma les yeux et renversa sa belle tête en arrière, comme si elle eût dû, en effet, rendre le dernier soupir, au moment même où l'ouvrier la prenait dans ses bras et l'y étreignait avec passion ; mais alors elle eut un reste de force et de présence d'esprit, ses yeux se rouvrirent violemment, une lueur se fit dans son intelligence déjà obscurcie par les vapeurs du narcotique, et sa voix éteinte laissa entendre ces mots :

— Jeanne, là-bas, dans la maison, sauvez Jeanne !

LIX

Comment ce secours inespéré arrivait-il à la pauvre Cerise ? Comment Léon Rolland et M. de Kergaz, qui avaient si longtemps et si inutilement cherché la retraite des deux jeunes filles, avaient-ils pu la découvrir ?

C'est ce que nous ne pouvons expliquer qu'en faisant un pas en arrière et en retournant à des personnages un peu négligés depuis quelques chapitres.

Nous voulons parler de Rocambole et de la veuve Fipart.

Le baronnet sir Williams avait deviné dans le fils adoptif de la veuve, dans ce vaurien sans pudeur, les rares qualités qui font le scélérat sans préjugés, l'assassin philosophe et le voleur plein d'astuce.

Rocambole avait du sang-froid, de l'audace, une grande pénétration d'esprit, un courage à toute épreuve, et il était muet comme la tombe sur toute chose.

Si Rocambole possédait un secret, il ne le livrait que contre espèces, c'est-à-dire après en avoir tiré tout le parti possible.

Le baronnet avait donc deviné toutes ces qualités, et il s'était dit :

— Voilà le remplaçant de Colar, si le malheur veut que je n'aie pas les douze millions, ce qui me paraît bien difficile, et même si je les ai en épousant Hormino, car je continuerai sûrement la guerre que je fais à Armand.

Dans son esprit donc, Rocambole était du bois dont on fait les hommes d'action, et il l'investit, en repartant pour la Bretagne, de pouvoirs illimités.

— Je vais, lui dit-il, faire un petit voyage assez fructueux, quelque chose comme un million à prendre...

Rocambole fit un geste d'admiration, bien que sir Williams n'eût accusé qu'un million au lieu de douze.

— Le coup sera fait probablement d'ici à quinze jours, poursuivit le baronnet.

— Un beau coup, capitaine.

— Si, à mon retour, les petites ont été bien gardées, tu auras ta part du gâteau.

— Pourrait-on savoir combien ? demanda effrontément le vaurien.

— Cela dépendra.

— Mais encere ?

— Eh bien, dit sir Williams, peut-être dit ou douze billets de mille.

— Bah ! capitaine, dit Rocambole, faisons le compte rond...

— Plaft-il ? demanda le baronnet.

— Et je vous promets que vous serez bien servi, et que le préfet de police lui-même ne découvrira point ces demoiselles.

— Qu'appelles-tu le compte rond ?

— Vingt, au lieu de douze.

— C'est cher !

— Le bon ouvrage ne l'est jamais.

— Soit, dit sir Williams.

Et il partit, donnant à Rocambole de minutieuses instructions, et lui laissant une poignée de louis pour faire face aux dépenses imprévues que pourrait nécessiter la surveillance à exercer sur les deux jeunes filles.

— Décidément, s'était dit sir Williams, tandis que sa chaise de poste montait au grand trot la rue d'Enfer, je crois que je tiens autant à être aimé de cette petite Jeanne qu'à tenir les douze millions de ma future. Don Juan, chez moi, se réveille toujours sous le masque de l'homme positif.

Lorsque le baronnet fut parti, Rocambole s'installa dans le petit hôtel de la rue Beaujon et y commanda en maître, puis il alla à Bougival et y rejoignit la veuve Fipart.

L'horrible vieille avait des remords ; elle se repentait d'avoir vendu Nicolo à sir Williams, et Rocambole la trouva tout affligée.

— Maman, dit le vaurien, pas de regrets ; ce qui est fait est fait.

— Ah ! soupira la veuve Fipart, il n'était pas mauvais, ce pauvre Nicolo.

— Non, seulement il vous battait comme plâtre, chère maman.

— C'est vrai, mais ça n'empêche pas...

Et la veuve mit la main sur ses yeux.

— On le guillotinerait pour sûr, dit-elle en pleurant.

— Bah ! ça ne dure qu'une minute.

La veuve frissonna.

— J'ai vu ça souvent, moi, poursuivit froidement Rocambole, à la barrière Saint-Jacques...

Fait tout voir, en ce monde, et puis faut s'habituer à tout... on ne peut pas savoir... je serai peut-être fauché, moi aussi, et j'ai voulu me rendre compte de l'opération...

La veuve Fipart poussa un gémissement.

— Foi de Rocambole, murmura le vaurien, si on en revenait, je me ferais volontiers faucher pour voir... ça ne doit pas être désagréable...

La veuve Fipart pleurait pour tout de bon. Cette mégère avait senti se réveiller en elle une sorte d'attachement pour son ancien amant, attachement qu'on n'oserait appeler de l'amour sans profaner ce mot, mais qu'on aurait pu dénommer par le mot d'affection brutale. Nicolo la battait, comme avait fait Rocambole, et la femme avilie aime à être battue.

Rocambole comprit que, dans un moment d'exaltation, la

veuve pourrait bien retourner chez le commissaire et faire de nouveaux aveux qui changeraient tout à fait la face des choses.

— Maman, dit-il, tout ça c'est bête ! Ce qui est dit est dit, et vous trouverez bien un gars qui vaudra mieux de Nicolo... sous tous les rapports... Jamais Nicolo n'a valu les quatre mille francs que le capitaine vous a donnés pour le faire saucher.

Les mots de " quatre mille francs " calmèrent un peu le désespoir de la veuve.

— Ecoutez, maman, poursuivit Rocambole, ce n'est pas quatre mille francs de plus ou de moins qui gêneront beaucoup le capitaine : je vous en promets huit mille, si vous êtes sage.

La veuve Fipart releva la tête :

— Toi ? dit-elle, tu me promets...

— Je promets et je tiens.

— Toi ?

Et la veuve regarda Rocambole avec étonnement.

— Soyez calme, dit le gamin, se servant d'une expression bien connue dans les saubourgs de Paris, je sais ce que je dis : le capitaine fera tout ce que je voudrai.

— Alors, dit la veuve Fipart en essuyant tout à coup ses larmes, au lieu de huit mille, demandez-en dix.

— Va pour dix mille ! répondit Rocambole, charmé de voir la veuve revenir à d'autres sentiments. Mais vous serez sage ?

— Nous achèterons un fonds à Bercy, reprit la veuve entrant dans un autre ordre d'idées. C'est la place aux marchands de vins, Bercy ; ils y font tous fortune...

— Oui, dit Rocambole, mais vous déposerez bien à la cour d'assises ?

La veuve poussa un dernier soupir :

— Il le faudra bien, dit-elle.

— Et carrément, n'est-ce pas ? sans sourciller... et sans dire un mot de vérité ?...

— Oui... oui... je te le promets.

— D'ailleurs, dit Rocambole, le capitaine est parti, il ne reviendra que dans quinze jours. Nicolo sera jugé d'ici-là, peut-être... et, dans tous les cas, vous n'aurez l'argent qu'après la rentrée des foins, c'est-à-dire après la fauchaison.

Et Rocambole se prit à rire de cet atroce calembourg.

La veuve Fipart eut un dernier frisson ; puis la perspective d'un fonds de marchand de vins à Bercy la calma tout à fait.

— Après tout, murmura-t-elle en songeant une dernière fois à Nicolo, il commençait à vieillir, le pauvre homme, il était tout chauve...

— Et il n'avait plus de dents, acheva le vaurien.

A partir de ce jour, la veuve Fipart ne songea plus à Nicolo, et demeura fort tranquillement cachée, tantôt dans le petit pavillon de Bougival, tantôt à Port-Marly, chez le vieux pêcheur, son ancien complice.

Rocambole allait et venait de Paris à Bougival et de Bougival à Paris, veillant à ce que les ordres du capitaine fussent exécutés, et ne s'aventurant jamais en plein jour dans les environs du cabaret où Colar avait trouvé la mort, car il craignait que le comte de Kergaze ne fût surveiller ce lieu. Dix jours s'écoulèrent.

Un soir, — Rocambole se trouvait rue Beaujon, — la chaise de poste de sir Williams franchit la grille du petit hôtel, et Rocambole aperçut sir Williams et le Beaupréau qui arrivaient de Bretagne.

On sait ce qui s'était passé, et comment l'arrivée subite du comte de Kergaze avait à jamais ruiné les espérances du baronnet. Sir Williams accourait donc à Paris avec l'intention d'enlever Jeanne et d'abandonner Cerise à Beaupréau.

Sir Williams avait le front soucieux ; s'il n'était pas homme à se laisser abattre par un aussi rude échec, du moins il ne pouvait surmonter une certaine exaspération concentrée au fond de son cœur, et qui se reflétait par instants sur son visage,

Ce n'était plus cet homme à froideur britannique, dont l'impossible visage ne trahissait jamais les émotions secrètes. Le

sourire railleur et tranquille qui plissait d'ordinaire ses lèvres avait disparu.

C'était un homme transformé.

Un feu sombre brillait dans son regard, une pâleur nerveuse couvrait son front.

— Oh ! oh ! pensa Rocambole à qui rien de tout cela n'échappa, est-ce que le coup serait manqué, et le million serait-il tombé dans l'eau ?

Mais le baronnet lui dit d'un ton sec :

— Sont-elles toujours là-bas ?

— Toujours, capitaine.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de M. de Beaupréau.

— Ah ! beau-père, dit le baronnet, au moins nous n'avons pas tout perdu !

Alors sir Williams donna à Rocambole de nouvelles instructions, et l'envoya à Bougival préparer cet enlèvement et cet enlèvement et cet attentat dont Cerise avait failli être victime et qui peut-être attendaient Jeanne.

Rocambole laissa le baronnet et M. de Beaupréau se reposer à l'hôtel de la rue Beaujon et y attendre la nuit, puis il courut à Bougival exécuter les ordres qu'il avait reçus. Depuis huit ou dix jours, le vaurien faisait cette route presque tous les jours, et jamais il n'avait rencontré personne de suspect dans le petit sentier détourné qui montait de Bougival à la villa.

Comme toujours, le chemin était désert lorsqu'il monta ; lorsqu'il redescendit, la nuit était venue, et elle était assez sombre.

— Cette nuit, se disait Rocambole, je crois qu'il se passera d'assez drôles de choses à la villa ; mais c'est égal... le capitaine a une mine de détérioré, et je crois que le million... Ah çà ! s'interrompit-il tout à coup, s'il allait me flouer... si les vingt mille francs... Diabolo ! c'est que j'aurais pu les avoir du comte, moi, en lui disant où sont les petites.

Rocambole en était là de son monologue, lorsqu'une ombre muette se dressa tout à coup devant lui...

Une ombre muette qui marchait lentement et lui barrait le passage.

— Qui est là ? demanda le vaurien, qui cherchait à tout hasard un couteau dans sa poche.

Mais l'ombre ne répondit pas ; elle ne lui donna ni le temps de réfléchir, ni le temps d'ouvrir son couteau. D'un bond, elle s'élança vers lui, et Rocambole se sentit étreint par deux bras vigoureux, et une voix sourde lui murmura à l'oreille :

— Ah ! je te tiens, petit brigand ! je te tiens enfin, et, cette fois, tu parleras !...

Et Rocambole, qui cherchait toujours à ouvrir son couteau, Rocambole sentit qu'on lui appuyait sur la gorge quelque chose de froid et de pointu...

Une lame de poignard !

## LX

Avant d'aller plus loin, expliquons cette désagréable rencontre que faisait Rocambole.

Le comte Armand de Kergaze avait laissé Léon Rolland à Paris, avec mission de continuer ses recherches et de tâcher de découvrir ce que sir Williams avait fait des deux jeunes filles.

Léon avait erré plusieurs nuits de suite aux environs du cabaret, espérant toujours rencontrer soit la veuve Fipart, soit Rocambole lui-même.

Ses espérances avaient été déçues.

Rocambole était invisible.

Or, ce jour-là, précisément à l'heure où sir Williams arrivait à Paris, Armand de Kergaze, saisi d'un pressentiment funeste en apprenant le brusque départ du baronnet, Armand, disons-nous, rentra dans son hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

IMPRIMERIE  
DU  
SYNDICAT MONT-ROYAL

968 RUE ONTARIO  
MONTREAL

Circulaires,

Tetes de comptes,

Tetes de lettres,

Cartes d'affaires,

Pamphlets

Calendriers, etc, etc.,

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe ❖

**A des prix tres moderes**

*Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.*

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6256.